GIULIANO DA EMPOLI
« Les seigneurs de la tech, maîtres du monde »

propos recueillis par Aurélie Julia

La littérature et la politique le passionnent. Après avoir évolué dans les hautes sphères italiennes notamment comme conseiller de Matteo Renzi, Giuliano da Empoli décide de quitter cet univers qui lui déplaît pour mieux en comprendre les mécanismes. Il trouve dans les ressorts du pouvoir, leur violence et ceux qui les orchestrent une formidable matière littéraire. *Les Ingénieurs du chaos* (1) racontaient comment une nouvelle génération de stratèges avait bouleversé les règles du jeu à l'ère des réseaux sociaux. *Le Mage du Kremlin* (2) nous entraînait dans les coulisses du régime russe à travers le personnage d'une éminence grise de Vladimir Poutine. *L'Heure des prédateurs* (3) explorait un monde où s'affrontaient autocrates, milliardaires et maîtres de la tech. *Le Fondateur*, son nouveau livre (4), se concentre sur un agent du numérique, Alexander Zimmer, qui développe une vaste société de surveillance. G., le narrateur récemment déchu de ses fonctions politiques, décide de suivre ce Méphistophélès 2.0 dans sa glaçante entreprise planétaire.

« Tiens ta tête en enfer et ne désespère pas. » La citation du moine orthodoxe Silouane de l'Athos (1866-1938) placée en exergue du roman offre une clé de lecture : regarder avec lucidité la puissance et ses ténèbres sans jamais céder au découragement. Giuliano da Empoli s'y emploie. Conscient des menaces actuelles que font peser les seigneurs de la tech sur l'humain et la démocratie, il refuse la résignation : rien n'est encore perdu.

Revue des Deux Mondes – Votre roman décrit un monde gouverné par les algorithmes, une perspective qui semble relever de la science-fiction. Or l'histoire se déroule entre 2018 et 2024. Est-ce pour souligner que ces bouleversements sont déjà à l'œuvre ?

Giuliano da Empoli L'idée du livre est avant tout de ramener des phénomènes assez abstraits – le développement de l'intelligence artificielle, des technologies et du numérique – à une dimension humaine, en les inscrivant dans des enjeux de pouvoir, de conflit, de caractère et d'ego. La fiction permet de donner une forme narrative à ces transformations qui parfois nous dépassent, et de les appréhender autrement.

Vous parlez de science-fiction, pourtant rien de ce qui est décrit ne relève véritablement de l'anticipation : tout s'est déjà produit. Le récit s'arrête avant la réélection de Trump en 2024 ; je suis resté à cent pour cent fidèle à ce qui s'est passé sur les plans politique et événementiel.

Nous sommes donc moins dans la science-fiction que dans une réalité déjà en marche. C'est tout le paradoxe de la fiction aujourd'hui : elle doit rester crédible, quand la réalité, elle, n'a pas cette contrainte. Pour que le récit le soit, j'ai finalement dû aller moins loin que ce que le réel permettait.

G., votre personnage principal, est intelligent et lucide sur les seigneurs de la tech. Il se laisse pourtant entraîner dans leur aventure. D'où vient leur pouvoir de fascination ?

G. veut être au cœur des événements, là où se joue l'essentiel. Il a fait de la politique pour cette raison, convaincu que l'avenir s'y décidait.

L'anecdote de Goethe racontée par Zimmer est révélatrice. En 1830, son secrétaire vient le trouver, enthousiaste : « Il se passe des choses incroyables en France ! » Goethe acquiesce : « Oui, un événement extraordinaire ! » Son secrétaire suppose qu'il fait allusion à la chute de la monarchie et à l'arrivée de Louis-Philippe. Goethe le détrompe : ce qui le passionne, ce n'est pas la révolution, mais le débat qui se tient, au même moment, à l'Académie des sciences. Ce décalage pose une question capitale : où les événements décisifs adviennent-ils ? Où se joue l'avenir ?

G. pressent que la dynamique est ailleurs. Zimmer le conforte dans cette intuition en lui donnant un autre exemple : faut-il considérer l'investiture de Trump comme l'événement majeur de l'année 2017, ou l'apparition d'une technologie de reconnaissance faciale capable d'identifier tout le monde dans une mégapole et de faire disparaître l'anonymat ?

G. est captivé. À 40 ans, après avoir été écarté d'un système politique auquel il ne croyait plus vraiment, il voit dans cette aventure une possibilité de retrouver une place au cœur des transformations en cours. Zimmer lui paraît différent des autres technologues. Il partage avec lui une sensibilité littéraire, un attachement à l'héritage de Gutenberg. C'est un lecteur, et G. croit reconnaître en lui une proximité intellectuelle. Il se trompe sur ce point.

Il se jette donc dans l'aventure comme dans une forme d'après-vie, où les anciens repères ne fonctionnent plus. Il explore cette imprévisibilité avec détachement, peut-être parce qu'il est devenu un homme désenchanté, mort d'une certaine façon.

Zimmer échappe au cliché du startuper : il porte une veste, lit, connaît René Girard et possède une culture intellectuelle. Pourquoi lui donner cette dimension ?

Le personnage principal de mon livre s'inspire de certaines figures du monde de la tech, notamment Peter Thiel et Alex Karp, qui possèdent une véritable culture philosophique et, dans le cas de Thiel, une vision politique. C'est lui qui, il y a quinze ans, a avancé la théorie selon laquelle, pour un libertaire comme lui, la technologie pouvait constituer une alternative à la politique, un moyen de changer le monde sans demander la permission à personne. De plus, dès le départ, l'entreprise qu'ils ont fondée, Palantir, loin d'être une start-up s'adressant au grand public, s'inscrit dans la sphère du régalien. Elle vise, d'une certaine manière, à établir une nouvelle forme de souveraineté.

Vous mettez en lumière une progression vertigineuse : les magnats de la tech cherchent d'abord à contrôler la condition humaine, puis la réalité elle-même, jusqu'à envisager la disparition de l'être humain. Pourquoi vouloir aller jusqu'à sa suppression ?

À mon avis, les deux logiques coexistent. Il y a d'abord une volonté classique de puissance, de pouvoir et de domination, qui se traduit par une fuite en avant, puis une vision négative de l'être humain, liée à leur culture et à leur manière de penser. Cela me frappe chez beaucoup d'entre eux.

Ils considèrent l'humain comme fondamentalement défaillant. Leur rapport au monde repose sur la quantification : tout doit pouvoir être mesuré, modélisé, codifié. À l'inverse, ce qui échappe à la mesure les inquiète. L'incertitude, le flou et l'imperfection deviennent du « bruit », qu'il faudrait réduire, contrôler, voire éliminer.

Cette conception est aussi façonnée par leurs parcours. Ce qui m'intéresse chez ces personnages tient au contraste entre leur puissance considérable et leurs profondes fragilités. Zimmer en est l'exemple : il peut concevoir un système de surveillance à l'échelle planétaire, mais il se révèle incapable d'établir une relation humaine avec une femme.

Hier, la force et les armes fondaient le pouvoir. La surveillance, l'un des sujets de votre livre, est-elle devenue aujourd'hui le nouvel instrument de domination ?

Oui, elle constitue l'un des éléments clés et explique en partie pourquoi j'ai appelé le livre *Le Fondateur*. Dans la Silicon Valley, les entrepreneurs de la tech se présentent volontiers comme des *founders*. Le « fondateur » de mon roman est celui qui aspire à fonder une nouvelle réalité, à sortir de celle que nous connaissons. Chaque fois qu'un aspect de notre vie passe du physique au numérique, il commence à obéir à d'autres règles comme celles du code, que nous ne maîtrisons pas nécessairement, tandis que le fondateur, lui, les maîtrise.

La surveillance est essentielle sans pour autant suffire à cerner le phénomène – je rejoins sur ce point les analyses de l'universitaire américaine Shoshana Zuboff. La nouvelle réalité qui se construit repose sur une dynamique plus large, une course entre l'événement et la surveillance. D'un côté, les barons de la tech provoquent des événements de plus en plus imprévisibles, aux conséquences parfois catastrophiques. De l'autre, la surveillance répond aux besoins de sécurité, d'organisation et de contrôle, grâce à des moyens inimaginables il y a encore quelques décennies. Nous entrons dans une spirale : des situations toujours plus difficiles à anticiper, auxquelles répondent des dispositifs de surveillance toujours plus performants. Je ne vois pas, pour l'instant, l'un des deux termes s'imposer totalement – ni l'explosion permanente, ni l'ordre totalitaire. Nous sommes plutôt engagés dans une poursuite incessante entre disruption et contrôle.

« Qui vous contrôle ? », demande G. à Zimmer. « Le ciel étoilé, la loi morale en moi », répond-il, dans une belle allusion à Kant. N'est-ce pas là le principal problème : personne n'interroge le droit des dirigeants du numérique à exercer leur contrôle ?

Il faut refuser l'idée que nous serions entrés dans un monde entièrement nouveau, où nos règles et nos principes ne s'appliqueraient plus. Leur discours affirme que le réel a tellement changé que plus personne ne peut le comprendre, ni le commun des mortels, ni les autorités politiques, ni même les responsables de la finance. Cette rhétorique vise à

nous convaincre que les anciennes règles, notamment les principes démocratiques fondamentaux et l'idée qu'à tout pouvoir doit correspondre une responsabilité, ne valent plus. Ce n'est qu'une rhétorique. Le pouvoir a changé d'échelle et de terrain, il n'a pas changé de nature.

Si nous voulons continuer à vivre dans des démocraties et des États de droit, il faut donc appliquer à ces nouveaux pouvoirs les mêmes règles. Je ne crois pas qu'il faille réinventer les principes. La leçon de Montesquieu sur la séparation et la limitation des pouvoirs reste pleinement actuelle.

L'ère numérique n'appelle donc pas une autre conception de la démocratie ?

Non. Les principes sont plutôt bons. La question est de savoir si nous avons le courage et l'ambition de tirer les conséquences de ce qui arrive. Eux sont très ambitieux. Ils montrent que ce que nous pensions impossible est désormais possible. Cette dynamique alimente le mouvement politique incarné par Trump. À nous de ne pas rester passifs et d'être plus audacieux et plus offensifs. La nostalgie n'est pas un programme politique, et se limiter à défendre la démocratie n'est pas suffisant : il faut que nous soyons capables de nous emparer des nouveaux outils pour faire évoluer nos systèmes de gouvernance, tout en restant fidèles aux principes auxquels nous sommes attachés. Dans une de ses lettres, Rilke dit déjà qu'il vit en mauvaise intelligence avec la photographie, parce qu'elle a cessé d'être « humble et timide, comme une machine devrait toujours l'être ». Enseigner l'humilité aux machines, pour les remettre à notre service et à celui de la démocratie, voilà la tâche qui nous attend, même si la dynamique actuelle ne va pas nécessairement dans ce sens.

Les seigneurs de la tech ont-ils encore besoin du politique, ou cherchent-ils à s'en affranchir, voire à s'emparer de l'État ?

Ils méprisent la politique, y compris les responsables sur lesquels ils s'appuient aujourd'hui. Leur objectif est de parvenir à une gouvernance algorithmique, fondée autant que possible sur des algorithmes qu'ils auraient eux-mêmes conçus.

Cette aspiration s'inscrit dans un projet plus large de dépassement de l'humain considéré comme défaillant, corrompu, faible et inefficace. Cette logique atteint désormais des domaines aussi fondamentaux que le militaire.

Là encore, l'humain tend à être écarté de la décision, y compris lorsqu'il s'agit de décider de donner la mort. Il demeure officiellement « dans la boucle », mais son rôle réel devient de plus en plus limité. La même logique se retrouve dans les décisions démocratiques fondamentales et, plus largement, dans la manière dont nos sociétés seront gouvernées. Au fond, l'ensemble de ce processus présente une certaine cohérence.

L'intelligence artificielle pourrait-elle devenir une arme géopolitique plus influente encore que l'arme nucléaire ?

Oui. Jake Sullivan, l'ancien conseiller à la sécurité nationale de Joe Biden, a évoqué, à son départ, l'existence aux États-Unis de « six ou sept projets Manhattan », d'une importance stratégique comparable à celle de l'invention de la bombe atomique. La différence, c'est qu'aucun contrôle comparable n'existe actuellement. Nous ne savons pas véritablement ce qui se prépare, et ces projets sont entre les mains d'acteurs privés. La question reste donc la même : qui contrôle cette puissance ? Entre les mains de qui se trouve-t-elle ?

Lors du lancement, à l'École normale supérieure d'Ulm, de l'essai collectif *L'Ennemi qui nous désigne* (5), vous avez eu cette formule : « À chaque innovation, sa catastrophe. » Quelle catastrophe imaginez-vous avec l'intelligence artificielle ?

La difficulté tient à la multiplicité des scénarios possibles. Le risque ne vient pas de l'intelligence artificielle seule, mais de la convergence des technologies : biotechnologies, robotique, nanotechnologies et autres disciplines. L'IA joue un rôle de catalyseur.

Pendant le Covid, un personnage du livre demande si le virus provient d'un laboratoire chinois. La réponse de Zimmer est, au fond, celle que je partage : peu importe. Il est évidemment important de déterminer si le virus a effectivement été généré en laboratoire, mais ce n'est pas le cœur du problème. Ce qui compte, c'est que ce scénario soit devenu techniquement possible. À l'époque, seuls quelques laboratoires dans le monde en étaient capables. Mais ils pourraient se multiplier rapidement : des dizaines aujourd'hui, des centaines demain, puis des milliers. Autant de lieux et d'acteurs susceptibles de développer un tel virus.

Nous touchons là à quelque chose de fondamental : la faculté de produire se diffuse. En 2026, chacun peut créer un livre en deux ou trois clics grâce à l'intelligence artificielle – la qualité est une autre question. L'essentiel est que cette capacité est désormais accessible à tous.

La même dynamique est à l'œuvre pour les catastrophes. Cyberattaques, virus, drones : les formes peuvent être multiples. Le potentiel de catastrophe s'accroît et devient considérable.

Derrière la colère de G. face au sort réservé aux livres, entend-on aussi la vôtre ?

Un peu oui. Les seigneurs de la tech utilisent les livres sans les lire. Ils en font des objets commerciaux ou des sources de données. G. s'en énerve beaucoup au fil de l'histoire.

Amazon, par exemple, ne s'est pas intéressé au livre parce que Jeff Bezos l'aimait, mais parce qu'il constituait l'offre idéale pour lancer le commerce électronique. Google m'a conduit à la même réflexion lorsqu'il a commencé à numériser des livres. Je trouvais cela formidable : rendre des millions de textes accessibles. J'ai découvert plus tard que l'enjeu était tout autre, à savoir constituer des données pour entraîner l'intelligence artificielle. Le lecteur humain n'était pas la finalité. Le service qui lui était offert n'était qu'un produit dérivé d'un projet plus vaste.

Comme G., Zimmer est un véritable lecteur, même s'il est plutôt prédateur : il ne s'intéresse qu'aux idées qui nourrissent son action. Entre lecteurs, on croit souvent reconnaître une manière particulière d'envisager la complexité, de considérer plusieurs perspectives, de ne pas être immédiatement dogmatique. Ce n'est évidemment pas une science exacte, mais il me semble qu'il y a quelque chose de cet ordre. Or, à la fin du *Fondateur*, nous découvrons que la lecture de Zimmer recèle une contradiction profonde : il ne lit que pour contribuer à faire advenir un monde sans livres.

La dimension ludique est très présente dans votre livre. Pourquoi ?

Parce que le jeu est important pour ces personnages, qui sont tous, sous une forme ou une autre, des joueurs. Même la guerre tend à devenir un jeu. On le voit de manière frappante et tragique en Ukraine, où les drones sont souvent pilotés par des jeunes gens habitués aux jeux vidéo, avec des interfaces qui leur sont proches. L'armée américaine a elle aussi développé des interfaces inspirées des jeux.

Plus largement, une partie des technologies qui sous-tendent l'intelligence artificielle vient de l'industrie du jeu. L'éditeur de logiciels Nvidia a d'abord conçu ses puces pour les jeux vidéo avant de comprendre qu'elles pourraient devenir l'infrastructure de l'IA. Les premiers grands

exploits de l'intelligence artificielle ont également été réalisés dans des jeux comme le go ou les échecs. Peter Thiel, dans le livre comme dans la réalité, est un champion d'échecs, alors que la plupart des autres fondateurs sont des amateurs de jeux vidéo. De son côté, Elon Musk cultive une hypothèse selon laquelle notre monde pourrait être une simulation conçue par des créatures beaucoup plus avancées… La dimension ludique traverse les personnages, les technologies qu'ils développent et leur représentation du monde.

L'humour et l'ironie irriguent votre livre qui aborde pourtant des choses graves. Quel rôle leur donnez-vous ?

G. pratique souvent l'ironie. Agacé, Zimmer lui fait comprendre qu'elle est une posture de perdant : les vainqueurs ne sont jamais ironiques, parce que l'ironie ne construit rien. Mais Zimmer a tort sur ce point.

L'ironie aide à prendre du recul, à ne pas être constamment au premier degré et à conserver une certaine lucidité. Elle permet aussi de ne pas adhérer entièrement au jeu auquel on participe.

C'est une forme très saine de protection, voire de résistance. Les gentils devraient s'amuser davantage. Il est regrettable que seuls les méchants – ou, du moins, ceux dont le jeu nous déplaît – se l'autorisent. Le jeu est essentiel : si nous sommes uniquement dans la sévérité et l'indignation – qui est nécessaire –, nous oublions une dimension fondamentale de l'existence humaine.

Parmi les grandes figures de la tech américaine, laquelle vous inquiète le plus ?

Je refuse d'en faire une question de personnes. Chercher laquelle serait « meilleure », plus sympathique ou plus rassurante que les autres est une erreur. La vraie question est celle du pouvoir. Ces acteurs ne devraient pas disposer d'un pouvoir aussi considérable, sans limites ni responsabilités, sur l'avenir de nos sociétés et sur l'évolution de l'intelligence artificielle. Je n'ai donc pas envie de savoir si Elon Musk est plus « gentil » ou plus équilibré que Sam Altman. Ce n'est pas le sujet.

Cela dit, les dirigeants de Google ou d'Anthropic, souvent présentés comme les « gentils » de la tech, ne sont pas nécessairement les plus rassurants. Ils portent aussi des visions très radicales de l'avenir de l'humanité, jusqu'à envisager un basculement vers le post-humain.

Après avoir décrit ces bouleversements, qu'est-ce qui vous donne encore des raisons d'espérer ?

Peut-être deux choses. La première : tout ce dont nous avons parlé devient de plus en plus visible. Depuis deux ans, un bloc de pouvoir lié à la tech émerge clairement, notamment aux États-Unis. En réalité, nous avons glissé vers ce système au cours des trente dernières années, sans vraiment nous en rendre compte, par habitude, par confort, par paresse, pour mille raisons. Nous avons progressivement basculé dans une course entre la catastrophe et la surveillance. Aujourd'hui, cette dynamique devient particulièrement visible dans la forte inquiétude qui gagne les sociétés développées face à l'avenir.

« Reprendre le contrôle » était le grand slogan populiste et national-populiste d'une époque récente, celle du Brexit notamment. On peut lui donner un autre sens : reprendre le contrôle démocratique, celui de nos vies et de notre quotidien. Il existe un espace politique, notamment en Europe, qui reste largement inexploité.

La deuxième chose, c'est que tout demeure très fluide. Les équilibres de pouvoir ne sont pas encore stabilisés. Un modèle chinois peut remettre en question des mois de travail aux États-Unis, avant qu'une nouvelle avancée ne renverse à son tour la donne. Rien n'est définitivement joué.

Certes, à mes yeux, la situation est mal engagée, je ne suis pas particulièrement optimiste et ne prétendrai pas entrevoir un avenir radieux ; c'est peut-être l'un des avantages de l'écrivain sur le politique : je n'ai pas à être optimiste ! Mais tant que nous restons dans l'humain, rien n'est joué. Lord Keynes disait : « Ce qui se produit n'est jamais l'inévitable, mais toujours l'imprévisible. » Je crois que toute l'histoire humaine repose, d'une certaine manière, sur cette idée.

Je suis donc plutôt pessimiste, sans penser que tout soit fichu. Si je le pensais, je ne m'engagerais pas dans ces discussions, je n'écrirais plus de livres, je chercherais juste à profiter encore un peu de la vie – ce que je fais de toute façon !

1. Giuliano da Empoli, *Les Ingénieurs du chaos*, JC Lattès, 2019.
2. Giuliano da Empoli, *Le Mage du Kremlin*, Gallimard, 2022.
3. Giuliano da Empoli, *L'Heure des prédateurs*, Gallimard, 2025.
4. Giuliano da Empoli, *Le Fondateur*, Gallimard, 2026.
5. Giuliano da Empoli (dir.), *L'Ennemi qui nous désigne. Apprendre à résister aux prédateurs*, Gallimard-Le Grand Continent, 2025.